

Mgr Lagrange est mort il y a plus d'un an et sa dépouille mortelle, déposée dans une chapelle de la cathédrale, sur des tréteaux, attend l'inhumation toujours retardée pour des causes mal définies.

Voici du reste une lettre du secrétaire général de l'évêché vacant, qui expose la situation :

ÉVÊCHÉ Chartres, le 23 février, 1896.
DE CHARTRES

Monsieur,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre que je viens de recevoir.

Je ne puis que vous certifier le fait que vous connaissez sans doute : la dépouille mortelle de Mgr Lagrange reste toujours sans sépulture, et tout le monde ici regrette cet état de choses. Quelle est la cause de ce retard ? Serait-ce l'espoir toujours caressé d'obtenir le transport à Orléans, ou le défaut d'une autorisation officielle pour l'inhumation dans la crypte de Saint-Brice, ou bien encore la résolution prise par l'héritier de se désintéresser de cette question ? Je n'en suis pas assez sûr pour me prononcer ; mais ce que je puis dire, c'est que le clergé de Chartres n'attend, pour faire ce qui est de son ressort, qu'une décision, soit de l'administration, soit de l'héritier si souvent sollicité d'agir. Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

J. ROUSSILLON,
Chanoine, secrétaire général.

L'héritier qui a pris la résolution "de se désintéresser de la question" est, paraît-il, un neveu qui a été trouvé dans la succession, un château qu'il est en train de mettre en ordre.

Ces occupations lui laissent si peu de temps qu'il oublie de faire enterrer son oncle.

Mgr Lagrange était l'admirateur et l'ami de Mgr Dupanloup qui lui avait légué tous ses papiers secrets.

Il s'intéressait beaucoup au Canada, comme vous le savez.

* * * Un soir de l'autre mois, à Toulon, pendant une manœuvre d'escadre, le contre-torpilleur d'Iberville a abordé le vaisseau-école de canonage, la *Couronne*. Cela vous est égal que ces deux navires se soient abordés, et vous avez tort, car les Canadiens-français doivent porter un intérêt tout particulier au d'Iberville.

Ce navire, qui porte le nom d'un héros de la Nouvelle-France, savez-vous dans quelles circonstances il a été ainsi baptisé ?

C'est Faucher de Saint-Maurice qui en a été véritablement le parrain, ce bon Faucher, bien malade, bien faible au moment où j'écris.

Il y a de cela déjà quelques années, l'amiral Peyron se trouvait au Canada, avec son escadre mouillée devant Québec, et Faucher, comme bien vous pensez, fut un des premiers rendus à la coupée, pour saluer le vieux drapeau pour lequel il a combattu.

Les services qu'il avait rendus à la France, sa figure pleine de franchise, son esprit étincelant, sa gaieté furent hautement appréciés de l'amiral, et, au bout de quelques heures, Faucher était chez lui, à bord.

Un jour que l'on parlait marine, armée, batailles, etc., etc., Faucher, dont la tête est toujours pleine de souvenirs, dit à l'amiral :

— Amiral, il manque un nom à la flotte française, un nom qu'aucun de vos navires ne porte, le nom d'un fier marin qui ne boudait pas au feu et qui a porté loin le drapeau de la France.

— Et ce nom, ce nom, mon ami ?

— D'Iberville, amiral.

— Vous avez fichtre bien raison, Faucher, j'en parlerai au ministre et, foi de marin, d'Iberville sera représenté dans la flotte.

Quelque temps après, l'amiral Peyron était lui-même ministre de la marine et, se souvenant de la parole donnée, le d'Iberville fut lancé.

L'amiral en informa aussitôt Faucher et je regrette de ne pas avoir sous la main la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion.

Vous voyez bien que le sort du contre-torpilleur d'Iberville a lieu de nous intéresser.

Lein Leduc

LETTRE OUVERTE

A un chercheur inconnu.

On me cherche ?...

Doux mystère ?... Qui donc s'intéresse à une pauvre chroniqueuse, pour que deux fois déjà un gracieux appel ait retenti dans la solitude de sa retraite, résonnant à son oreille comme l'écho lointain d'une musique délicieuse ?

Vous voulez savoir, ami inconnu, ce que je deviens pendant que LE MONDE ILLUSTRÉ s'en va, sans moi, charmer les longues soirées d'hiver ?

Votre curiosité me flatte et, par ce temps de carême même—j'en fais l'aveu en expiation—je n'ai pu me défendre d'un mouvement de vanité en pensant que, dans le ciel du MONDE ILLUSTRÉ, où tant d'étoiles brillent périodiquement, vous avez remarqué un modeste nuage qui ose parfois se glisser sur l'azur...

Je ne sais si vos yeux sont bleus ou noirs, vos cheveux d'or ou d'ébène ; mais vous avez certainement une âme généreuse, vous qui donnez une pensée aux humbles et, tout comme si je pouvais vous appeler mon ami Georges, Henri ou Pierre, je veux divulguer pour vous le secret qui vous intrigue.

Je suis une Québécoise... Ne bondissez pas, au moins, vous qui habitez sans doute une grande cité—je suis une Québécoise, rêvant souvent, riant toujours.

Pendant que, me voyant silencieuse, mes lecteurs croient que je les oublie peut-être... confinée dans ma chambrette, plus activement que jamais mon imagination s'agite et ma plume trotte, et souvent, comme une flèche rapide, leur souvenir traverse mon esprit.

Plusieurs deuils ont assombri ma vie déjà ; mais le cœur débordant d'illusions et de rêves, je tends encore à l'avenir un front serein ; ce qui ne m'a pas empêchée, depuis quelque temps, de m'occuper du passé—mon court passé—m'étant décidée, sur les instances d'une amie, à mettre un peu d'ordre à certains papiers oubliés que je soumettrai peut-être un jour au jugement du public.

Pour satisfaire votre curiosité, ami ignoré, et répondre à l'aimable invitation du plus galant des directeurs, je me suis vue forcée de parler plus longuement de moi-même que je n'ai l'habitude de le faire, aimant, d'ordinaire, pour ma plume, moins pauvre sujet.

A ceux que cela ne saurait intéresser, je demande pardon, et vous, pour l'intérêt que vous me témoignez, je vous nomme mon ami et vous dis : Merci !

Aimée Patrie

SAIT-ON AIMER ?

Sait-on vraiment aimer de nos jours ? Connait-on seulement ce que c'est que le véritable amour ? A mon grand regret, je suis forcée de répondre : Non. Non, on ne sait plus aimer et, par ce fait même, on ne connaît de l'amour que le nom. Ce que nous croyons être l'amour n'est le plus souvent qu'un enthousiasme passager. Mais, ordinairement, ce qui fait les mariages, ce n'est pas même cet enthousiasme, mais bien plutôt ce métal brillant qui, en éblouissant les yeux, assombrit le cœur et l'empêche d'éprouver aucun sentiment noble ou élevé.

Oui, l'or, voilà maintenant l'amour, les titres et le rang, voilà ses assistants. Ce n'est plus le cœur qui agit maintenant, mais c'est l'intérêt. La raison est sans doute plus avantageuse que le cœur sur ce point. J'y consens ; mais cependant je préfère celui qui pleure à celui qui rit, celui qui aime à celui qui raisonne, parce que le cœur est toujours noble, mais la raison s'égare souvent du sentier de l'honneur.

Je m'incline volontiers devant celui qui souffre pour avoir trop aimé, mais devant cet autre qui est bien parvenu pour avoir vendu ce don sacré de l'amour à un vil prix, devant cet homme en apparence si élevé, je passe le front haut, car je sais que dans cette poitrine

bat un cœur corrompu. Mais malheureusement on ne s'occupe guère du cœur, et lorsqu'on se marie on ne se demande pas si on aime, mais si on gagnera quelques intérêts, tout à fait opposés aux sentiments du cœur.

Chaque jour, nous entendons des gens qui nous disent :

— Un tel doit épouser une telle. Il est bien chanceux, car elle lui apporte une forte dot.

Ou bien, écoutez une conversation de jeunes filles :

— Une telle est fiancée à un tel.

— Vraiment. Que fait-il, lui !

— Lui ? c'est un avocat.

— Oh ! alors, elle est bien heureuse.

Oui, ils seront heureux si l'or ou le titre font le bonheur, mais, vrai, je ne crois pas à un tel bonheur. Et, cependant, combien de mariages analogues ! L'amour ! à quoi bon ? pourvu qu'on dise qu'on s'aime, c'est tant qu'il faut. M'est avis que de tels mariages ne peuvent être accompagnés du bonheur.

Qu'il est loin déjà, ce temps où les amours étaient si sincères, ces amours où seuls les sentiments du cœur jouaient un rôle ! Où est-il ce temps où l'on ne rougissait pas d'aimer la pauvreté, quand on s'aimait mutuellement ?

Le grand Lamartine, cet homme pendant longtemps l'orgueil et le chef, pour ainsi dire, de la France, parvenu au faite des grandeurs, entouré de toutes les marques de distinction, ne craignait pas de déclarer alors, que les plus beaux jours de sa vie étaient ceux qu'il avait passés auprès de la pauvre Graziella, la fille du pêcheur Andréa. Bien des années s'étaient écoulées, nombre d'honneurs étaient venus couronner son front, et malgré tout, Lamartine avait gardé fidèlement le souvenir de son premier amour.

Ah ! c'est que Lamartine raisonnait avec son cœur, et ce reproche qu'on a cru lui faire en le surnommant "rêveur" n'est à mes yeux qu'un mérite de plus ajouté à tant d'autres chez lui. Sans doute, Lamartine est un rêveur, mais ce qu'il dit il le dit du cœur, et voilà pourquoi je l'admire.

Reviendra-t-il jamais, ce temps ? Apprendra-t-on à aimer ? Je me plais à l'espérer. Je voudrais tant voir renaître cet amour véritable qui ennoblit le cœur et élève l'âme. Qu'il doit être doux de trouver dans un cœur ami un écho fidèle des joies et des douleurs de notre propre cœur ! Quel bonheur de pouvoir se dire à chaque instant : " Il y a un cœur qui bat pour moi ! un être qui pense à moi ! une âme qui souffre avec moi ! "

Ah ! revenez beaux jours d'autrefois, revenez procurer à nos cœurs le bonheur et la paix ! Chassez loin de nous, ces intérêts infâmes qui ne servent qu'à briser les liens des cœurs et à faire disparaître tous les nobles sentiments !

Ribou

POT DE PENSÉES

La femme est le rêve de la vie, jusqu'au jour où elle en devient le cauchemar.

Pourquoi dit-on toujours, en parlant d'un assassin, qu'il a tué son semblable ? Ce n'est guère flatteur pour la victime.

Le ministre de la guerre interdit les promenades militaires lorsqu'il pleut. Cependant, pour défendre la patrie, on a besoin d'hommes bien trempés !

Pourquoi dit-on : " Brave comme une épée " et jamais : " Brave comme un canon ? " Probablement parce qu'un canon recule toujours.

On parle d'une grève probable des cochers de fiacres. Les cochers sont comme les fusils : ils ne partent que quand ils sont chargés.

Pendant le blocus de Paris, il fallait faire queue très longtemps à la porte des boulangers. Pour avoir le pain du siège on était obligé de faire le siège du pain